

# Recherche ou chasse à l'homme ?



Martin Heidegger, été 1966, Saint-Pantaléon, photo prise par François Fédier

**Hadrien France-Lanord**

*L'attentat contre la pensée est un crime de lèse-âme.  
La mort de Socrate pèse encore sur la conscience du  
genre humain...*

Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, 9/12/1852

Nous sommes un peu surpris, après l'imposante campagne de publicité que le journal *Le Monde* a récemment diffusée à propos de sa nouvelle formule, de voir ce journal poursuivre, sans le moindre changement d'orientation, sa longue campagne de désinformation au sujet de Martin Heidegger. Selon les mots mêmes de la campagne publicitaire, en effet, « *Le Monde* nouvelle formule » promettait, au lieu de « f o i n », de fournir désormais de l'« i n f o ». Un slogan venait compléter ces bonnes intentions : « Remettons les choses à leur place » ; monsieur Jean-Marie Colombani lui-même s'est en outre exprimé sur cette nouvelle formule et invoquait alors « ...comme règle d'or, l'impartialité ». Tout nous portait donc à croire que le quotidien français allait enfin s'engager à fournir de l'« info », y compris à propos de Martin Heidegger, en vue peut-être de remettre un jour les choses à leur place. Malheureusement, la publication dans *Le Monde* du 5 janvier 2006 d'un article intitulé « Pour l'ouverture des archives Heidegger » par Emmanuel Faye déçoit toutes nos attentes et confirme que le premier quotidien français semble avoir définitivement amorcé son virage vers quelque chose d'aussi fiable – mais sans doute également aussi rentable – que *Gala* ou *Voici*. Que la presse écrite française, doive, pour continuer d'exister, s'aligner de plus en plus immanquablement sur la pratique et la maquette de la presse à scandale qui fait, elle, florès, est un problème qui donne à lui seul à penser, mais nous voudrions soulever ici une question qui concerne

les seuls propos de l'auteur de l'article que *Le Monde* a cru bon de devoir rendre public.

De la part de l'auteur du pamphlet intitulé *Heidegger / l'introduction du nazisme dans la philosophie*, nous n'en attendions pas moins, bien que le jeune homme soit bon élève et qu'il ait déjà tiré certaines leçons des erreurs stratégiques commises pour la diffusion du propos de son pamphlet. Il n'y a ainsi plus trace ici du ton hystérique et peu convaincant d'appel à la censure qui règne dans tout le pamphlet, et l'article de journal nous présente plutôt les doléances d'un honnête chercheur qui serait freiné dans son travail d'élucidation par un sinistre complot. Tout est si habilement présenté qu'on finirait presque par y croire. Sur un point également, trop voyant sans doute, le propos est ajusté et E. Faye a manifestement reconsulté son dictionnaire pour distinguer désormais *Stamm* [la souche], *Geschlecht* [la lignée] et *Rasse* [la race] qui étaient souvent savamment confondus dans le pamphlet. Ici encore, on croirait presque voir de la nuance s'introduire dans le propos. Ce qui n'a pas changé, en revanche, or c'est là l'essentiel, c'est l'art de faire des scoops avec du vent, de tronquer les citations pour leur faire dire le contraire, l'art du contresens, de l'amalgame, également, et de la traduction fautive – enfin, tout simplement : l'étonnante ignorance et la prodigieuse incompréhension dont l'auteur se montre capable à propos d'une pensée dont il ne possède pas même les bases (ainsi par exemple pour le sens du changement de la question catégoriale « qu'est-ce que l'homme ? » en question existentielle « qui est l'homme ? »). Afin de vraiment décrypter l'article qui nous est proposé et d'en mesurer tout l'habile bricolage, il suffit une fois de plus de se reporter très calmement au texte original invoqué et dont la référence – il faut en savoir gré à E. Faye – est le plus souvent donnée avec exactitude. Un tel article n'a donc d'efficacité que dans la mesure où il table sur le fait que seuls les dits « spécialistes » auront l'occasion d'aller vérifier sur pièce, tandis que le grand public auquel il s'adresse se contentera de

prendre pour argent comptant des déclarations qui ont tout l'air de la plus parfaite probité. En invitant *tout* lecteur à vérifier par lui-même le texte original sur *tous* les points pour ne pas se laisser duper comme le premier nigaud venu, nous ne relèverons que quelques uns des plus grossiers trucages.

Dans la lettre du 17 octobre 1918 qui ne parle pas du tout de « race allemande », mais de l'abatement général qui a marqué tous les esprits de l'époque au sortir de la guerre de 1914-1918, Heidegger présente un tableau de l'effondrement spirituel consécutif à la guerre où les hommes, à juste titre « écoeurés par les chimères pangermaniques » précise le penseur (ce qui devrait donner à réfléchir à tout chercheur), ont perdu la conscience de ce qu'est l'appartenance à un peuple dans l'amour véritable et l'assistance réciproque. Il commente donc également l'effondrement humain<sup>1</sup> causé par la guerre, puis les troubles politiques dus aux désordres du changement de régime, et déclare enfin (p. 86) : « seuls des hommes nouveaux, qui portent en eux une affinité originale avec l'esprit et ses exigences peuvent ici aider, et je reconnais moi-même de façon toujours plus pressante la nécessité de guides – seul l'individu est créateur (même pour diriger), la masse jamais – notre peuple est aujourd'hui bien plus appauvri du point de vue de l'âme et de l'esprit qu'il ne le sera à l'avenir du point de vue matériel... » Il n'y a rien de très original dans ces propos tenus sous le coup de l'entrée terriblement violente de l'humanité dans l'ère de la masse, et Heidegger ne reconnaît pas « la nécessité du *Führer* » comme l'affirme E. Faye (*sic* ! en 1918 !), mais d'un guide, et même : « de guides » (en vertu d'un génitif *pluriel* qui semble avoir échappé à la connaissance un peu fruste qu'E. Faye a de la langue allemande), considérés avant tout du point de vue spirituel, et éventuellement en tant que capables de diriger – voire, si on veut, dans un contexte encore très marqué par la guerre, en

---

<sup>1</sup> Au sujet de cet effondrement humain qui est d'abord un effondrement spirituel, Heidegger écrit dans cette lettre : « Au cours des dernières décennies, et peut-être même de tout le siècle passé, nous nous sommes trop peu, si ce n'est plus du tout, soucieux de l'homme intérieur – celui de chacun et celui d'autrui. »

tant que « chefs », au sens où Marc Bloch parle dans des pages admirables (*L'étrange défaite*, p. 62) du : « chef qui sait laisser aux exécutants la liberté nécessaire, tout en prenant la responsabilité de tout ». L'erreur de Heidegger, bien réelle, celle-là, et aussi incontestée qu'incontestable, consistera à croire pendant presque deux ans (entre 1932 et début 1934) que Hitler allait être un tel homme. Cette croyance n'implique cependant aucunement une adhésion du penseur à la doctrine nationale-socialiste dont il dénonce dès le début sans ambages – E. Faye lui-même le concède discrètement – la faiblesse, pour ne pas dire : l'effarante nullité. Dans la lettre du 18 juin 1932, à propos de l'organe de presse nazi : « Le “niveau” dans le *Völkische Beobachter* est de nouveau en deçà de toute critique – si par ailleurs le mouvement n'avait pas sa mission, on pourrait être saisi d'horreur. » À cette époque et malgré les réticences qu'il manifeste ouvertement, Heidegger croit à tort que la révolution nationale-socialiste va pouvoir être débarrassée de toutes les scories idéologiques afin d'être orientée dans le sens d'une vraie révolution redonnant à l'Allemagne de l'élan à partir d'un renouveau spirituel fondé sur l'appropriation par le peuple allemand de sa métaphysique (GA 36-37, 89) et dans lequel l'université aurait un rôle privilégié à jouer. Aucune lettre du début des années 1930 ne manifeste donc d'enthousiasme pour l'idéologie nationale-socialiste. Contrairement à ce qu'affirme E. Faye de manière proprement fantasmagique, Heidegger ne se réfère pas à « Alfred Bäumler, nazi inconditionnel qu'il évoque constamment dans les lettres de cette période ». En effet, dans les lettres de cette période, Heidegger l'évoque en tout et pour tout deux fois (!) ; une première fois pour éconduire une de ses invitations à une réunion des étudiants allemands – et Heidegger d'ajouter (18 juin 1932) : « de manière générale il m'apparaît de plus en plus clairement à quel point est nécessaire une méditation et un travail entièrement originaux et pleinement déployés, et que les nécessités du jour – si

importantes puissent-elles sembler – doivent rester en arrière. »<sup>2</sup> Dans la lettre du 9 juin 1932, enfin, le penseur se réfère plus directement à Bäumler, « nazi convaincu » dit E. Faye ; avant d’en appeler à toutes les archives planétaires, nous commencerons très modestement par lire simplement le texte que nous avons sous les yeux – voici donc ce que dit alors Heidegger à son épouse dans un style un peu télégraphique :

« Bäumler m’a déçu en tant qu’il est vraiment faible philosophiquement – bon comme historien – précisément informé quant aux mouvements les plus nouveaux. D’après ses connaissances précises, les nazis sont encore très bornés dans toutes les écoles culturelles – les choses spirituelles – techniques et les écoles de caractère – cette formule qui est censée être la solution de tout est naturellement une ruine. »

Afin de nous convaincre de ce que E. Faye nomme une « adhésion intellectuelle au nazisme », il est bon encore de lire la lettre du 15 octobre 1932, où Heidegger confie à l’égard de la soi-disant « politique culturelle », qu’il ne cessera de vilipender à partir de 1934, « que ce qu’elle doit être est tout à fait obscur », avant de déclarer quelques lignes plus loin : « les nazis ne sont en rien à la hauteur ». Le texte continue : « le pressentiment se confirme, selon lequel les nazis n’ont aucune personne éduquée ni expérimentée. Je trouve l’article de Zehrer et sa critique du national-socialisme très bonne. » Nous ne sommes pas loin, déjà, de la fameuse phrase de Heidegger dans un cahier de 1934 : « Le national-socialisme est un principe barbare. » Faire de la recherche, ce serait

---

<sup>2</sup> En ce sens, une phrase de Heidegger dans la lettre du 19 mars 1933 réduit à néant toute la fiction d’E. Faye, qui est déjà le ressort principal de son pamphlet (l’idée selon laquelle le penseur bâtirait sa philosophie à partir des conceptions politiques de l’époque) – la voici : « Aussi décisivement, et plus décisivement que jusqu’à présent, faut-il agir dans toutes les décisions individuelles futures au sein de l’université, aussi peu dois-je laisser la manière “politique” (au sens précis) d’agir selon mes convictions devenir en aucune manière la mesure de l’agir philosophique. » Voilà une phrase requérant une véritable recherche philosophique qui nous mènerait très loin de toutes les idées préconçues qui ont cours actuellement.

peut-être retrouver l'article de *Die Tat* qu'évoque Heidegger, afin de pouvoir ainsi mieux apprécier ce qui le séparait d'emblée des nazis.

Ici, comme dans ce que fait dire E. Faye à Heidegger à propos de la femme juive de Jaspers grâce à une coupure qui modifie du tout au tout le sens de la phrase (lettre du 19 mars 1933), nous sommes stupéfait de constater une aussi manifeste disparité entre les textes de Heidegger et la présentation intégralement fallacieuse qu'en offre E. Faye, et nous sommes en droit de nous demander ce qui justifie un tel montage : incompréhension réelle ou mesure de prophylaxie au moment où le travail que nombre d'élèves et de professeurs consacrent à Heidegger du fait de sa présence au programme de l'agrégation risque de faire massivement diminuer le crédit apporté à des thèses aussi trompeuses qu'insensées ?

Signalons encore le contresens total qu'il commet sur la lettre de Heidegger du 18 mai 1940 au moment où les Allemands envahissent la Hollande, la Belgique et la France. Heidegger ne « loue » à aucun moment « les Allemands d'avoir conçu "*la domination totale de la technique*" tout autrement qu'en 1917 » ainsi que le soutient E. Faye, mais observe que, bien que le camp ennemi ait aussi des avions et des chars d'assaut, il pense encore à l'ancienne manière, alors que « chez nous, on pense, d'emblée à partir d'une domination totale de la technique, d'une manière stratégique tout autre ». Il poursuit ainsi à propos de l'offensive : « la "mobilisation" brutale est du même coup un abandonnement inconditionnel à ce qui a trait à la loi interne de la technicisation inconditionnée de la guerre ». Autrement dit, Heidegger fait apparaître que la brutale offensive de mai 1940 révèle, dans sa brutalité même, non pas que la technicisation inconditionnée de la guerre serait légale (!), mais le caractère entièrement nouveau que la domination totale de la technique impose à la logique de guerre. Il constate ainsi ce que Jünger a pu nommer la « mobilisation totale », et que tous les historiens soulignent : autant la guerre de 1914-1918, en tant que

première *guerre totale*, marque une césure décisive dans l'histoire de la guerre, autant la seconde guerre mondiale prend encore un sens tout autre du fait de la mise en œuvre technique sans précédent au service de la logique de guerre. Aucun éloge ne perce évidemment dans le propos de Heidegger, mais une simple observation philosophique au sujet d'un phénomène – le déploiement total de la technique – dont nous n'avons peut-être pas encore mesuré toute la portée. Sans tirer de conséquences philosophiques à ce sujet, mais en tant que grand historien, Marc Bloch fait à la même époque des observations tout à fait similaires à celles de Heidegger (*L'étrange défaite*, p. 66-67) : « Nos chefs ou ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre. En d'autres termes, le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave. (...) Les Allemands ont fait une guerre d'aujourd'hui, sous le signe de la vitesse. Nous n'avons pas seulement tenté de faire, pour notre part, une guerre de la veille ou de l'avant-veille. Au moment même où nous voyions les Allemands mener la leur, nous n'avons pas su ou pas voulu en comprendre le rythme accordé aux vibrations accélérées d'une ère nouvelle. Si bien, qu'au vrai, ce furent deux adversaires appartenant chacun à un âge différent de l'humanité qui se heurtèrent sur nos champs de bataille. » – Faut-il préciser qu'il ne s'agit pas, dans ces lignes, de l'éloge d'une supériorité intellectuelle allemande ?!

Tout l'article d'E. Faye demanderait, sur chaque point, pour chaque fragment de citation, au mieux des précisions, sinon, des rectifications systématiques afin que la « réalité » que le journal *Le Monde* croit bon de faire paraître ne soit pas intégralement déguisée, voire entièrement *faussée*. Il y a cependant *une* phrase que E. Faye cite pour une fois dans son intégralité ; à nouveau, il faut lui en savoir gré – la voici (18 octobre 1916) :

« *Die Verjudung unsrer Kultur u. Universitäten ist allerdings schreckerregend u. ich meine die deutsche Rasse sollte noch soviel innere Kraft aufbringen um in die Höhe zu kommen.* »

« La judaïsation de notre culture et de nos universités est en effet effrayante et je crois que la race allemande devrait encore trouver suffisamment de force intérieure pour parvenir au faîte. »

Cette phrase nous est pénible à lire et reste tristement datée, comme est pénible à lire et tristement daté l'article « Juifs » du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, dont la première section s'achève sur une odieuse concession : « Enfin vous ne trouvez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et qui les enrichissent. "Il ne faut pourtant pas les brûler." » Comme aussi cette note de Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu* (XLV) : « Belle conspiration à organiser pour l'extermination de la Race Juive ». Ou comme encore ces lignes de Proudhon dans ses *Carnets*, en date du 26 décembre 1847 : « Juifs. Faire un article contre cette race, qui envenime tout, en se fourrant partout, sans jamais se fondre avec aucun peuple. Demander son expulsion de France, à l'exception des individus mariés avec des françaises; abolir les synagogues, ne les admettre à aucun emploi, poursuivre enfin l'abolition de ce culte. Ce n'est pas pour rien que les chrétiens les ont appelés déicides. Le juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer... Par le fer ou par le feu, ou par l'expulsion, il faut que le juif disparaisse... Tolérer les vieillards qui n'engendrent plus. Travail à faire. Ce que les peuples du Moyen Age haïssaient d'instinct, je le hais avec réflexion et irrévocablement. La haine du juif comme de l'Anglais doit être notre premier article de foi politique. »

Pour *inexcusable* que soit la phrase de Heidegger, il importe quand même de la replacer dans son contexte historique afin de pouvoir ainsi nous demander si elle est également *impardonnable*. – On sait par exemple qu’Emmanuel Lévinas a pardonné à Maurice Blanchot les propos violemment antisémites qu’il a publiquement tenus dans la revue *Combat* en 1936. Mais s’agit-il ici d’une phrase à proprement parler *antisémite* dans le sens où nous entendons ce mot aujourd’hui ? S’il n’est pour nous aucunement question ni de défendre Heidegger ni de l’accuser à tort et à travers, il nous tient en revanche à cœur de pouvoir apprécier avec équité le sens de son propos. Il faut à ce sujet signaler que la phrase nous est parvenue isolément, et s’il faut saluer l’intégrité de l’éditrice – Gertrud Heidegger, petite fille de Heidegger – qui a tenu à faire figurer ce passage dans le choix de lettres qu’elle offre à la publication<sup>3</sup>, nous sommes un peu étonnés de n’en avoir pas le contexte.

Cette phrase est datée de 1916. À cette époque, Heidegger a 27 ans et s’exprime comme on s’exprime alors dans les milieux catholiques. C’est pourquoi *Verjudung* ne peut pas être ici traduit sans commettre un grave anachronisme par « enjuivement » ainsi que le fait E. Faye ; au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu’à l’emploi nouveau qu’en feront les nazis, le mot, qui appartient à la langue allemande comme l’atteste le grand dictionnaire Sachs-Villate dans l’édition de 1911, désigne, dans un pays qui abritait en partie une des plus importantes communautés juives d’Europe (les Ashkénazes), l’influence de la culture juive sur la culture proprement « nationale » et chrétienne. Il relève donc de la *judéophobie chrétienne* qu’il faut distinguer de l’antisémitisme proprement dit, comme y invite François Fédier dans sa note très détaillée à propos de l’antisémitisme à la fin des *Écrits politiques* de Martin Heidegger. De même, ni Baudelaire ni Proudhon ne peuvent être regardés comme pré- ou pro-nazis,

---

<sup>3</sup> « Pour prévenir les spéculations », précise-t-elle, cependant dans son Avant-propos, elle a présenté toutes les lettres écrites entre 1933 et 1938 et a cité tous les passages de toutes les autres lettres où sont évoqués les Juifs et

quand bien même ils emploient l'un et l'autre l'expression, plus insoutenable aujourd'hui encore qu'à leur époque, d'extermination des Juifs.

En 1916, Heidegger est encore manifestement sous l'influence de la judéophobie issue de l'entourage chrétien par rapport auquel il ne prendra consciemment de distance réelle que trois ans plus tard, en 1919, en particulier, dans la fameuse lettre du 9 janvier à Krebs où il annonce sa rupture avec « le système du catholicisme » devenu pour lui « problématique et inacceptable »<sup>4</sup>. Quant à l'emploi du mot « *Rasse* » (c'est peut-être la seule occurrence spontanée de ce mot chez Heidegger), il est lui aussi le signe d'une époque, les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et désigne ici une manière de dire l'appartenance à un peuple – ce mot, que les Allemands ont importé de la langue française au XVII<sup>e</sup> siècle, est à l'époque une manière de dire ce que les Grecs nommaient *ethnos*. En 1916, donc, il ne doit pas être confondu avec l'emploi scientifique et idéologiquement raciste qu'il acquiert plus tard avec l'hitlérisme. En revanche, lorsque Heidegger emploiera, cette fois comme concept spécifiquement nazi, le mot *Rasse* dans quelques textes rédigés entre 1935 et 1944, ce sera pour en faire systématiquement la critique et montrer en quoi il incarne le déploiement total de la subjectivité à l'époque du plein accomplissement du règne de la puissance efficiente [*die Machenschaft*] – en quoi, donc, ce mot signe la culmination du nihilisme<sup>5</sup>. Ce serait être un bien piètre historien que de priver des termes d'une acception précise et parfaitement datée, pour les interpréter anticipativement à partir d'une entente qui leur est tout à fait autre et largement postérieure. C'est

---

les questions politiques – ce qui ne représente au total (contrairement à la présentation aussi partielle que partielle qu'en propose E. Faye) que quelques lignes sur presque 400 pages de lettres, souvent d'une grande beauté.

<sup>4</sup> C'est peut-être cette judéophobie chrétienne que Heidegger sous-entend dans une lettre du 8 septembre 1920 où il écrit à sa femme à propos d'un très mauvais livre d'un auteur juif sur Hölderlin et conclut ce passage d'une ironie assez cassante : « ...parfois, on deviendrait bien antisémite spirituel ». Ce qui montre du même coup qu'il ne l'était pas.

<sup>5</sup> On trouve dès le cours du semestre d'été 1934 (GA 38, 65) un paragraphe d'une savoureuse ironie contre l'entente raciste qu'a le mouvement *völkisch* de la race, mais il faut attendre tout le déploiement de la pensée du nihilisme à partir de cette date pour que Heidegger fasse en détail apparaître comment la représentation de l'homme à partir de la race est « le signe du fait que le pur déploiement de puissance de l'être à travers ce déploiement lui-même se déchaîne dans le délaissement de l'être de l'étant » (GA 69, 223).

pourtant ce que cherche à faire E. Faye sans le moindre souci de vérité historique et d'honnêteté intellectuelle, qui s'impose sur des questions aussi pointues. Il aurait été en revanche beaucoup plus intéressant de montrer comment et pour quelles raisons fondamentales, malgré son déterminisme culturel, Heidegger (allemand, né en terre catholique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) ne s'est justement pas rallié au jargon et à la doctrine antisémite des nazis – ce qui suppose, il est vrai, une réelle connaissance de l'œuvre du penseur. Une vraie recherche montrerait également sans difficulté comment, après une complète erreur d'appréciation sur la personne d'Hitler, dès les années 1934 (la démission du rectorat après 12 mois est l'acte public de cette entrée en « résistance spirituelle »), Heidegger a déployé une critique du totalitarisme nazi avec une acuité et une ampleur qui nous dépassent encore largement, en particulier dans des ouvrages qui, faute de traduction, restent totalement inconnus pour le public français.

C'est à partir d'une tout autre conception de la recherche que procède E. Faye, à savoir : le repérage cursif de termes chocs pour fabriquer l'amalgame. La correspondance du penseur avec son épouse n'a une nouvelle fois pas fourni aux traqueurs de Heidegger les éléments qu'ils escomptaient et les procédés de falsification du sens deviennent en conséquence de plus en plus violents, mais aussi : de plus en plus visibles. Dans ce contexte de pénurie où les « chercheurs » rentrent de leur traque, pour ainsi dire, bredouilles, nous comprenons aussi pourquoi la phrase de 1916 sur la judaïsation est la seule phrase que, malgré la traduction volontairement anachronique et tendancieuse, E. Faye tient à citer avec exactitude en essayant d'attirer toute l'attention sur elle : dans les 68 volumes parus à ce jour de l'édition intégrale, comme l'avait déjà souligné Jacques Derrida au moment de l'affaire Farias, il n'existe pas de

propos judéophobe ou antisémite de Heidegger<sup>6</sup> – « lui-même n’ayant jamais été antisémite » disait Karl Jaspers à Hannah Arendt dans une lettre<sup>7</sup>. Nous savons en effet que Heidegger n’a manifestement jamais craint la fréquentation de Juifs : son maître, Husserl, à qui est dédié *Être et temps* était juif ; le grand amour de sa vie, Hannah Arendt, était juive ; son assistant, Werner Brock, était juif ; et il était entouré à Marbourg d’étudiants juifs – ce qui ne manqua pas de lui être reproché par le psychologue nazi Walter Jaensch dans le rapport du 16 février 1934 qu’il rédigea à son encontre : « Ce mode de penser talmudique, propre à l’esprit juif, est aussi la raison pour laquelle Heidegger a toujours exercé et continue d’exercer la plus grande force d’attraction sur les Juifs et les demi-Juifs... » À propos d’étudiants, Heidegger écrit au demeurant une phrase que ne cite évidemment pas E. Faye (le 9 février 1928) : « À vrai dire, les meilleurs sont – juifs. » Il convient enfin de rappeler que le premier acte officiel du recteur Martin Heidegger fut l’interdiction de l’« affiche contre les Juifs » sur

---

<sup>6</sup> On retrouve, il est vrai, dans une lettre du 2 octobre 1929 à Victor Schworer, un seul autre emploi de *Verjudung*, dont il n’est pas évident, à nouveau, qu’on puisse lui attribuer un sens résolument antisémite au sens où nous l’entendons désormais – cf. Martin Heidegger, *Écrits politiques*, p. 282-286.

<sup>7</sup> Lettre du 9 mars 1966. C’est une lettre qui semble avoir échappé aux « recherches » d’E. Faye et dans laquelle Jaspers parle avec toutes les nuances requises du rapport de Heidegger avec son épouse Gertrud – le texte commence ainsi : « Affirmer que Heidegger n’est plus venu chez nous parce que Gertrud est juive est pure invention. » Voilà qui constitue, avec 40 ans d’avance, une première ébauche de réponse aux « inventions » d’E. Faye. C’est peut-être aussi le signe que toutes ces sornettes commencent à franchement sentir le réchauffé. Sur le rapport entre Heidegger et l’antisémitisme, signalons également la lettre de Jaspers à Oehlkers du 22 décembre 1945 (*Correspondance avec K. Jaspers*, p. 420) au sujet de laquelle il faut toutefois préciser une chose : Jaspers croit alors que l’expression « le Juif Fränkel » qui figure dans un rapport sur Baumgarten est bel et bien de Heidegger. D’où un certain étonnement de Jaspers pensant que Heidegger, qui « n’était pas antisémite dans les années 1920 », serait devenu antisémite en 1933 « au moins sous certains rapports », alors même que (c’est toujours Jaspers qui parle) : « l’antisémitisme allait dans d’autres cas contre sa conscience et son goût ». En réalité, l’étonnement de Jaspers a une raison qu’il ignore : nous savons aujourd’hui qu’il est peu probable que la seule copie que nous possédons de ce rapport soit vraiment de la main de Heidegger. C’est ce que confirme notamment le fait que Heidegger recteur soit intervenu en faveur du même Fränkel « dans une lettre très impressionnante du 12 juillet 1933 au ministère de l’Éducation » (H. Ott) afin qu’il ne tombe précisément pas sous le coup de la loi d’avril 1933 sur le licenciement des fonctionnaires et employés juifs. Pour qui s’intéresse vraiment à l’engagement de Heidegger pendant son bref rectorat et à ses rapports avec l’administration nazie avant qu’il ne finisse par démissionner, cette lettre – bien authentique, elle – mérite effectivement le détour (GA 16, 140-141).

Remarquons pour finir que les recherches de F. Fédier ont depuis désormais 18 ans apporté toute la lumière nécessaire sur la question, sans qu’aucune réfutation ne soit venue les infirmer (cf. *Heidegger : Anatomie d’un scandale*, p. 104-107). Combien de temps encore faudra-t-il produire les mêmes documents et les mêmes explications pour les mêmes calomnies ?

aucun mur de l'université, alors qu'elle était à l'époque apposée dans presque toutes les universités allemandes.

Dès qu'on a la moindre connaissance des textes de Heidegger, il est frappant d'observer l'obsession d'un soi-disant chercheur dont le sens du travail, pour scientifique qu'il paraisse, consiste essentiellement à duper toutes les personnes qui ne peuvent pas, ou qui *ne veulent pas*, vérifier par elles-mêmes des affirmations dont tout connaisseur de Heidegger sait aussitôt qu'elles sont à demi vraies, sinon complètement fausses. Surtout : ces assertions attirent de manière tendancieuse toute l'attention sur des bribes de citation qu'E. Faye cherche en vain – et faute de trouver plus d'éléments aisément trafiquables – à faire passer pour l'essentiel de la pensée de Heidegger. On comprend, dans ces conditions, l'acharnement d'un « chercheur », qui malgré d'intenses recherches déjà commencées par son père, ne parvient toujours pas à trouver – enfin ! – la vraie pièce à conviction qui permettrait, cette fois sans les trucages et autres falsifications auxquels il nous a habitué, de condamner sans appel la pensée de Martin Heidegger. Mais ce qui ne laisse pas de nous étonner dans cette singulière « recherche », c'est la manière dont E. Faye passe systématiquement à côté de l'essentiel, tellement il est obnubilé par les quelques mots clefs qu'est seulement capable de repérer sa grossière méthode de dépistage.

À propos de la correspondance de Heidegger avec Elfride, la presse italienne s'est jusqu'à présent surtout amusée des découvertes qu'on peut y faire sur les relations du penseur avec diverses femmes ; E. Faye se concentre, lui, sur quelques lignes à l'exclusion de tout le reste (presque 380 pages ! – de 1915 à 1970) pour essayer de relancer, un peu poussivement il est vrai, une polémique autour du prétendu national-socialisme de Heidegger. Mais de ce dont il s'agit vraiment dans cette correspondance, à savoir du rapport entre deux êtres humains qui ont vécu 55 années ensemble, de philosophie et de la joie en même

temps que de l'exigence du travail de la pensée, il n'en est question nulle part. Sans doute faut-il s'habituer au fait que de telles questions, faute de piquant peut-être, ne peuvent plus être abordées par les journaux. – Simple question d'époque et d'habitude à prendre. Il nous semble en revanche que l'honnêteté intellectuelle ne doit jamais devenir une question d'époque et il nous paraît ainsi urgent de poser à notre tour, avec solennité également, quelques questions.

Quelqu'un qui pratique de manière avérée – ainsi que ne manquera pas de le montrer à nouveau *noir sur blanc* un livre collectif à paraître bientôt aux éditions Gallimard – le trucage des citations, la modification des dates, la falsification des traductions ; quelqu'un qui s'enorgueillit des plus énormes contresens et se vante de la plus accablante campagne d'intoxication à propos d'une grande pensée philosophique – un tel demi-savant mérite-t-il vraiment le titre de « chercheur en philosophie » ? La recherche philosophique française a-t-elle véritablement besoin du recours à des pratiques aussi sommaires ? Un « chercheur » qui inflige aux textes du corpus philosophique un pareil traitement a-t-il réellement sa place parmi la communauté des philosophes ? Nous lançons donc un appel solennel à tous les êtres pensants afin que soit reconsidéré, 2400 ans après la mort de Socrate, ce que signifie et ce qu'implique : PENSER.

**Hadrien France-Lanord**